

général Braddock ; *post certas hiemes*. De Montcalm peut forcer à capituler le fort Oswego, il peut battre W. Henry, lui prendre 18 pièces de canon, 15 mortiers, 4,000 prisonniers : *post certas hiemes*. Il peut, Montcalm, le noble, l'héroïque, le chevaleresque Montcalm, remporter la victoire sur Abercromby jeter le découragement dans l'âme du jeune Wolfe ; il peut, ~~enfin~~, dans une dernière bataille, sanglante entre toutes, sur les falaises qui dominent le Saint-Laurent, blesser à mort le chef anglais ; Wolf expirant connaîtra le triomphe du Léopard ; et lui, le grand héros, le vrai patriote, apprendra sur son lit mort que le drapeau des fleurs de lis ne flotte plus sur le Canada, que Québec s'est rendu ; *post certas hiemes*. Alors, d'un trait de plume, de Choiseul sépare la fille de la mère, puis, satisfait et tranquille, il va saluer son maître Triste réminiscence ! Passons. La colonie française avait vécu.

Horace dans son ode sur Troie dit :

Et le vaste Ilium s'abîme dans la flamme.

Pour le Canada, pays au blanc manteau de neige, le feu n'eut point été pour le vainqueur une vengeance suffisante. Les Anglais, en ce point, sont des dieux avarés. Ils voulaient à tout prix être maîtres dans leur conquête, et les *pâles visages* ne plaisaient point aux triumvirs Boscowen, Mostyn et Lawrence. Ces trois hommes (deux amiraux et un gouverneur !)

Race d'Agamemnon qui ne finit jamais.

se réunirent pour extirper du cœur canadien la fidélité à la mère-patrie. Dans leur large catalogue de perfidies, ils trouvèrent un supplice nouveau. Un ordre parut, l'exécution suivit et l'Acadie fut la première frappée.

18,000 Français, religieux et patriotes, industriels et patients, habitaient alors la terre d'Acadie, sur les bords du bassin de Minas, au sein d'une vallée féconde où s'élevait, calme et solitaire, le village de Grandpré. "Là, raconte Longfellow, le délicieux écrivain, dans les paisibles soirées d'été, quand les derniers rayons du soleil éclairaient l'unique rue du village et dorèrent le faite des cheminées, les matrones et les jeunes filles, avec leur bonnet blanc et leurs robes bariolées de diverses couleurs s'asseyaient sur le seuil de leur demeure avec leur quenouille ; et le bruit de leurs rouets et le son des navettes des tisserands se mêlaient à l'harmonie des chants de la jeunesse. Parfois, en ce moment, le prêtre de la paroisse, missionnaire vénérable, descendait lentement le long du village. Les enfants s'arrêtaient dans leurs jeux pour baiser la main vénérée qui les bénissait ; les femmes se levaient à son approche et le saluaient avec une respectueuse affection. Les laboureurs revenaient des champs, et le soleil disparaissait graduellement à l'horizon. Alors la cloche de l'église tintait l'Angelus. Là, vivaient dans l'amour de leur prochain, ces simples Acadiens, libres de toute crainte, Français d'âme et de cœur. Telles étaient les victimes choisies."

Un jour, ils furent sommés par l'autorité anglaise de se rendre sur la plage pour régler une affaire d'importance. La plupart s'y rendirent. Une légion farouche les entoura aussitôt, des vaisseaux prêts à appareiller sont là, et, sans pitié aucune, poussés comme de vils troupeaux, les Acadiens, au nombre de 7,000, sont entassés sur les navires de leurs persécuteurs. Ils furent ainsi transportés sans retard à une longue distance sur les plages des colonies anglo-américaines, n'emportant des foyers de la terre natale qu'un souvenir d'amour, de paix et de bonheur à jamais passés, et de la haine due à leurs cruels oppresseurs ; car en jetant les yeux vers leurs demeures pour un suprême adieu, ils virent l'incendie et la dévastation ruiner leur Acadie bien-aimée.

Les nobles débris de ces Messéniens modernes quittent aussitôt, dans un juste sentiment d'effroi, cette contrée de misère et de deuil, et sous la conduite d'Indiens dévoués, fuient vers les forêts, dirigeant leurs pas au midi. Dans leur attachement pour la France, ils vont à la recherche d'une terre lointaine, d'une Louisiane qu'on leur a dit être habitée par des Français, et sur laquelle flotte la bannière sans tache. Rien n'arrête leur courage. Ils traversent des montagnes, ils franchissent des rivières, ils couchent au

sein des marais, ils séjournent pendant un hiver entier parmi des sauvages, et ceux-ci respectent d'aussi grandes infortunes, les assistent souvent et toujours leur laissent un libre passage. Le guerrier rouge baissait la pointe de sa flèche : "Paix, disait-il, paix aux voyageurs dans la vallée des larmes ; tuer son ennemi, c'est bien ; mais le priver des ossements de ses pères ! le Grand-Esprit le défend". Le tomahawk de combat restait à terre, tandis que le calumet de paix circulait dans les groupes d'exilés. Enfin ce long voyage eut un terme ; par une matinée d'automne, la Nouvelle-Orléans vit la levée et la place publique se couvrir de ce peuple éploré. Avec cette tendresse fraternelle, apanage de tout enfant de la France, sous la noble impulsion de M. Kerlerec, tous les habitants accueillirent ces proscrits et ces confesseurs de la fidélité. Jamais la charité ne fut mieux inspirée, et jamais aussi elle ne se montra plus abondante dans ses largesses. On leur fournit des outils aratoires, des semences, des vivres et des vêtements. Sur leur désir, le gouverneur alloua un morceau de terrain à chaque famille ; ils choisirent les rives plantureuses du Mississippi au dessus de la côte des Allemands, jusqu'à Bâton-Rouge et Pointe-Coupée.

En mémoire de leur patrie première, ils donnèrent à ces domaines le nom d'Acadie (1754-1759). Ainsi la Louisiane leur offrit un asile, une consolation, des mains ouvertes et des cœurs de frères. Pour eux, ils lui donnèrent une population saine, belle et forte, des caractères virils, des hommes de talents, des citoyens zélés pour le bien et la vertu. S'installant immédiatement, ils creusèrent de nouveaux sillons, et se firent un foyer nouveau. Désormais, conservant toutes les traditions de leurs pères, l'ordre, le travail et la foi, avec leur antique devise : "Fais ce que dois, marche ton chemin", ils ajoutèrent cette maxime : Mon âme à Dieu, ma vie à la Louisiane ! Ses joies seront leurs joies ; ses douleurs, leurs douleurs. O'Reilly, le vindicatif Espagnol de 1769, et Jackson l'impétueux et bouillant général américain, en 1815, les virent à l'œuvre. Plus tard, sous Grant le radical et Sheridan le sabreur, les fils de la côte d'Acadie n'ont point dégénéré. A tous les représentants de la force et du pouvoir brutal, l'Acadien oppose sans cesse cette constance et cette résignation de l'opprimé, qui calment seules la violence des maux qu'on ne saurait changer.

R. DE SENNEGY.

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉALAIS

M. ELZÉAR ROY

Je l'ai connu, il y a bien des années de cela. Il était, alors comme aujourd'hui, l'homme à la physionomie franche, aux manières correctes. La correction, c'est légendaire chez lui.

Dans ce temps-là, — et il n'est pas nécessaire que M. Roy soit au moins un vieillard pour justifier cette expression, — dans ce temps-là, dis-je, il sortait du collège Saint-Laurent, où il s'était fait remarquer par ses talents artistiques.

Mais, comme, il y a six ou sept ans, des dispositions ou même de réels talents artistiques ne suffisaient pas pour faire vivre un homme, M. Roy eût tôt fait de faire de l'œil à Thémis et de se faire recevoir avocat.

Je ne dirai pas que trois années de tête à tête avec le code et ses articles assez peu enthousiastes, ont tué l'artiste, chez M. Roy.

Au contraire, il me semble que sans lui enlever ses connaissances artistiques, toute la logique du législateur eût une heureuse influence sur le caractère de M. Roy. Son caractère s'est trouvé pondéré, ses enthousiasmes peut-être un peu plus calculés, mais à coup sûr, plus efficacement pratiques.

Où l'artiste aurait risqué follement une entreprise intervenait le penseur, l'aviseur légal.

Tel est, en deux mots, mon ami M. Elzéar Roy, le régisseur sage et dévoué de notre comédie française. Il a des états de service.

N'est-ce pas lui qui, il y a trois ans révolus, fonda et maintenait, à travers des difficultés sans nombre, les Soirées de famille, qui devaient faire éclore un jour au soleil de l'art, les artistes de notre troupe nationale, nos étoiles de demain ?

M. Roy a été à Paris, où il a observé, étudié sur le vif et là, il a choisi un répertoire capable d'alimenter pendant longtemps notre scène nationale.



Photo Lapres & Lavergne.

M. ELZÉAR ROY

Que vous dirais-je de plus. Que M. Roy est jeune que c'est un homme affable, que l'avenir lui sourit, tous les clichés, enfin ?

Le public me dispensera de cette corvée, car M. Roy est un homme très connu, et ce n'est pas la première fois que les journaux s'occupent de sa personne.

De concert avec M. Ledoux, il mérite des félicitations sincères, pour la tâche entreprise.

GUSTAVE COMTE.

LES MÉTIERS EN QUATRAIN

LE FORGERON

L'occasion est souvent volage
Il faut la saisir au passage,
Et comme le bon père Michaud :
Battre son fer quand il est chaud.

LE MUSICIEN

Je fais danser fille et garçon,
Je suis un bien joyeux compère,
Je ne céderais pas mon violon
Pour tous les trésors de la terre.

LE TYPOGRAPHE

C'est sur moi que l'écrivain fonde
Ses désirs de célébrité,
Car c'est moi qui révèle au monde,
Du cerveau la fertilité !

LE TONNELIER

Les raisins sont de si bons fruits,
Que je serais bien bête, en somme,
De ne pas goûter les produits
Que je m'escrime à mettre en tonne.

LE MENUISIER

Que fait le fils du charpentier ?
Disait un impie plein d'orgueil,
Mon cher, ne soyez pas si fier :
Il rabote votre cercueil.

LE BOULANGER

Maman, disait petite Rose,
Quelle est la plus utile chose ?
Le "Pater," nous le dit bien
Ma fille, c'est le pain quotidien.